

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Aída GÁLVEZ, Gloria ALCARAZ, María MERCEDES ARIAS, Sandra YUDY GUTIÉRREZ, Alba Doris LÓPEZ, *El mañana que ya entró. La fecundidad en los pueblos indígenas de Antioquia*. Antioquia, Editorial Universidad de Antioquia, 2002, 149 p.

par Jacinthe Brisson

*Anthropologie et Sociétés*, vol. 29, n° 1, 2005, p. 222-224.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/011753ar>

DOI: 10.7202/011753ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

exclusion). Les itinéraires (géographiques et dévotionnels) de ces individus, *puuçaari*, *koodaangi*, qui vont et viennent dans les villages d'intouchables, sont ainsi détaillés dans chacun des chapitres formant cet ouvrage, mais l'axe principal des observations qu'a pu faire Delière s'articule surtout autour des rituels de possession. Ceux-ci prennent une ampleur thématique extrêmement importante, car c'est à l'occasion de tels rituels qu'émerge une construction religieuse chez les intouchables concernés, entre croyances et interprétations de la puissance destructrice ou bienfaitrice des diverses divinités (qui ne sont pas les divinités des grands temples, mais des divinités locales référencées comme hindoues, chrétiennes ou tout simplement démoniaques).

Au regard des descriptions ethnographiques faites par l'auteur, c'est l'étude des représentations collectives de la possession chez les intouchables qui prend un sens original. Au lieu d'y voir des généralités applicables à d'autres villages d'intouchables en Inde, Delière souligne plutôt qu'il s'agit là d'un contexte propre à une communauté villageoise, qui s'est forgé un ensemble de représentations, coupé de toute représentation textuelle, de toute interaction avec les garants de l'orthodoxie, mais associé à des conjonctures sociales, économiques, écologiques locales.

Ce sont alors les stéréotypes des ethnographes indianistes qui sont remis en question : les intouchables, qui sont tenus à l'écart de la tradition sanskritiste, préfèrent les dieux de village aux grandes divinités que nous connaissons. Quant aux aspects concrets de la pratique religieuse, souvent extrêmement détaillés selon les codes brahmaniques chez les indianistes, Delière rappelle que chez les intouchables, c'est l'importance du quotidien, fait de souffrances et de discriminations injustes, qui guide les pratiques vers un certain utilitarisme.

L'ouvrage de Delière offre donc un double constat auquel nous ne pouvons nous dérober : d'une part, il insiste sur l'importance du formatage idéologique des indianistes en particulier, des anthropologues en général, qui guide des visions bancales, voire erronées parfois, de la pratique religieuse en Inde et, d'autre part, il montre à quel point l'expérience de terrain ne peut revendiquer des velléités de généralisation à l'échelle de l'Inde, tant les rites, les croyances « percolent » d'une communauté à l'autre (les intouchables hindous et les chrétiens d'un même village), en fonction de considérations individuelles.

Anne-Cécile Hoyez ([Anne-cécile.hoyez@univ-rouen.fr](mailto:Anne-cécile.hoyez@univ-rouen.fr))

Département de Géographie

Université de Rouen

76821 Mont-Saint-Aignan cedex

France

---

Aída GÁLVEZ, Gloria ALCARAZ, María MERCEDES ARIAS, Sandra YUDY GUTIÉRREZ, Alba Doris LÓPEZ, *El mañana que ya entró. La fecundidad en los pueblos indígenas de Antioquia*. Antioquia, Editorial Universidad de Antioquia, 2002, 149 p.

Les questions de respect des droits indigènes et de la différence culturelle sont au cœur de nombreuses préoccupations actuelles en anthropologie du développement. En s'intéressant à la dynamique de la fécondité des peuples indigènes kuna, zenu et embera ayant élu

domicile à Antioquia (Colombie), l'ouvrage proposé par Gálvez *et al.* s'inscrit dans ce sillage. L'alliance de l'anthropologie avec le domaine de la santé a ainsi donné naissance à une monographie qui, en se penchant sur les notions de genre et d'ethnicité, discute des inadéquations posées par les politiques et programmes en matière de contrôle des naissances. En abordant la notion de changement social, cette étude soutient que la maternité, tout en étant liée au prestige social féminin, constitue une stratégie afin d'assurer la survie de groupes ethniques dits « en voie d'extinction ».

Le processus d'accès à la modernité, rappellent les auteures, est un processus inégalitaire et destructeur. Depuis la Conquête, les populations indigènes ce sont vues déracinées de leurs territoires, puis contraintes d'accepter de nouvelles manières de penser et d'agir. Au moment présent, une telle réalité se manifeste à travers les relations asymétriques qu'elles entretiennent avec les non-indigènes et la communauté internationale. Au cours des dernières décennies, le nombre croissant de politiques et programmes de développement s'étant déployé auprès de ces populations en témoigne amplement. Comme ce fut le cas dans de nombreux pays, ceux-ci ont souvent eu pour objet le contrôle des naissances. Certains soutiennent que de telles interventions, parfois critiquées pour leur « côté impérialiste » (Bonfil, p. 61), ont pour but d'assurer la disparition des populations indigènes et le triomphe de l'homogénéité.

Auprès des populations locales, ces politiques et programmes ont ainsi donné lieu à l'élaboration de diverses stratégies afin d'assurer leur reproduction sociale. Selon une telle perspective, le rejet de toutes techniques de contrôle des naissances constituerait une forme de résistance culturelle ayant comme objectif la réaffirmation identitaire. Ainsi, le fort taux de natalité des communautés indigènes ne relèverait pas principalement de la méconnaissance des moyens contraceptifs et serait plutôt un puissant instrument pour lutter contre la domination des valeurs occidentales. Selon les auteures, une telle hypothèse est également justifiable si l'on s'en tient à l'importance de la complémentarité entre hommes et femmes et à l'acquisition du prestige social. Le mariage, véritable manière d'assurer cette complémentarité, devient indubitablement une première voie pour accéder à ce prestige. Alors que les hommes parviennent à celui-ci par le contrôle des ressources matérielles et le pouvoir politique, les femmes s'octroient le leur en assurant la continuité culturelle. En plus d'être des agentes de socialisation par excellence, les femmes accèdent au prestige social par l'intermédiaire de leur corps. Tout comme on honore généralement la Madre Tierra (Terre Mère) pour les bienfaits qu'elle génère, les femmes sont également objets de rituels et de célébrations, ce qui témoigne de l'importance de leur rôle au sein de la vie sociale. En ce sens, contrairement à ce qui est parfois soutenu, les résultats auxquels mène cette étude démontrent que la maternité ne ferait donc pas des femmes des sujets passifs de la société, pas plus que des « victimes » de la culture qui les entoure.

En ayant recours à la comparaison entre les différentes populations indigènes, cette étude démontre également que l'environnement dans lequel elles évoluent est lui-même en perpétuel changement. D'autre part, chaque groupe possède sa propre interprétation de la réalité et des situations auxquelles il se trouve confronté. Au fil du temps, certains groupes, multipliant leurs contacts avec la population non indigène, sont donc parvenus à incorporer de nouveaux paramètres économiques et culturels à leurs pratiques. Voilà qui a favorisé l'émergence d'une nouvelle construction sociale des genres, donnant ainsi lieu, chez les femmes, à l'apparition de nouveaux idéaux remettant partiellement en cause la maternité en tant que seul élément de prestige. Davantage présente chez les Embera chamida (les Embera se

divisent en trois sous-groupes), cette réalité se traduit notamment par l'accès des femmes à des emplois salariés et à l'éducation. Néanmoins, comme en font foi les témoignages recueillis, d'importantes tensions entre le désir de limiter le nombre d'enfants et les pressions culturelles, qui valorisent à l'extrême la fécondité afin d'assurer la survie du groupe, sont également observées. Chez les Zenú et les Kuna, les contacts restreints avec la population dominante laissent plutôt entrevoir une certaine forme de résistance culturelle. Chez les femmes, la méconnaissance de la langue espagnole, le port des vêtements traditionnels, l'importance accordée aux rituels et l'impossibilité de prendre part aux activités de la sphère publique sont des indicateurs d'une telle situation.

En dépit de tous les changements qui apparaissent au sein de ces différents groupes indigènes, les politiques et programmes de développement s'intéressant à la fécondité continuent d'être régis par des prémisses culturelles que ces populations acceptent mal. Cette étude nous invite donc à nous interroger sur la manière de concilier les particularités ethniques et culturelles des populations indigènes avec les idéaux que les auteures disent « universels » du développement. Reconnaisant que les droits humains sont eux aussi universels, les auteures évoquent également la complexité et la lourdeur de cette tâche. Enfin, une des contributions de cette publication est de souligner la nécessité d'élaborer des stratégies développementalistes « remettant en cause la vision essentialiste d'un modèle unique d'existence humaine universelle » (León, p. 1).

Que nous adoptions une position féministe ou non, les constats se dégageant de cette étude ne manquent pas de nous interpellier. Voilà qui est particulièrement vrai au moment où les notions de respect de la diversité culturelle et de développement durable sont à l'ordre du jour de nombreuses institutions de développement. Malgré le style généralement limpide de l'écriture, le lecteur (et particulièrement l'ethnographe) sera parfois « désorienté » par un langage médical qui lui est étranger et par le manque de contextualisation. Quoique bien campée du point de vue historique, cette étude comporte effectivement certaines lacunes quant au contexte social, géographique, économique et politique dans lequel vivent les populations étudiées. Une analyse plus en profondeur des données ethnographiques, de même que davantage d'information sur le contexte de leur production, auraient également accru la portée de cet ouvrage. Ainsi, bien que de nombreux tableaux soient présentés, les auteures, peu loquaces, n'y font référence que sommairement, omettant ainsi de reconnaître à leur juste valeur les propos recueillis auprès des femmes elles-mêmes. Puisqu'ils ne contribuent que très peu à enrichir l'exposé et à alimenter la discussion, leur nombre semble donc démesuré. Ce livre, en dépit des apports complémentaires du positivisme et du constructivisme, offre peu de nouveautés sur le plan théorique et laisse de nombreux questionnements en suspens. Néanmoins, il s'avère approprié pour amorcer une étude portant sur les changements sociaux tels que les vivent les femmes indigènes. Il s'agit également d'un témoignage de plus nous rappelant que « l'exportation » des valeurs et principes occidentaux n'est pas toujours le gage d'un développement harmonieux et respectueux de la différence.

*Jacinthe Brisson (jacinthebrisson@hotmail.com)  
Département d'anthropologie  
Université Laval  
Québec (Québec) G1K 7P4  
Canada*